## NOUVELLES RELIGIEUSES.

### ORIENT.

### Question des Lieux-Saints.

Le négociation relative aux Lieux-Saints a obtenu une issue favorable. La Porte s'est décidée à remettre la pièce qui restitue à la France :

1° La clé extérieure de la grande église de Bethléem et les deux clés des portes latérales, de sorte que les religieux ne seront plus les prisonniers des moines grecs. Ils pourront désormais entrer et sortir librement ;

2° Deux jardins attenants à cette église et que les Grecs avaient usurpés ;

3° Dans l'église du Saint Sépulcre, à Jérusalem, la participation de la partie intérieure des sept arceaux de la Sainte Vierge. Depuis plus d'un siècle, les chrétiens n'avaient que la jouissance de la galerie établie au-dessus ;

4° De même, les religieux *francs ou latins*, ainsi que le porte le texte du nouveau firman, seront admis à participer au tombeau de la Sainte Vierge, placé sous le torrent de Cédron, dans la vallée de Josaphat. Il y a cent dix années que la *communion catholique* en demeura seule privée. Nos adversaires, avec leur subtilité proverbiale, avaient engagé les rédacteurs musulmans à insérer dans la pièce, que les catholiques n'auraient droit qu'à l'*Ibâdet*, c'est-à-dire au *culte* en général, ce qui, devant un tribunal chicanier et partial aurait pu tout simplement ne nous conférer que la permission de visiter ce sanctuaire et d'y prier en passant. On y a donc substitué d'autres expressions, qui signifient que nous pouvons y célébrer toutes les cérémonies de notre divine religion, par conséquent, la sainte messe, etc. Les catholiques n'auraient-ils regagné que ce droit, qu'ils devraient se réjouir de l'affaire et la considérer comme un avantage décisif sur le schisme, bien que la modération doive continuer de signaler toutes démarches.

5°. C'est sous l'impression de ce sentiment de charité, qu'au lieu d'exiger la restitution de l'étoile d'argent, volée par les Grecs avec tant de fourberie le 1er. novembre 1847, on se contente d'en replacer une autre et que l'on attend pour cela le départ de leurs nombreux pelerins qui affluent cette année aux solennités de Pâques, afin qu'ils ne soient pas témoins de leur défaite. Comme ces fêtes, par une coïncidence qui n'arrive que tous les quatre ans, se celébrèrent en même temps pour tous les rites d'Occident et d'Orient, on a voulu éviter ainsi toute occasion de conflit et de rixe.

IRLANDE.

Mgr Cullen, archevêque d'Irlande, vient de publier le manifeste du comité institué par le Synode de Thurles pour l'erection de l'Université catholique en Irlande. Ce document, qui est adressé au clerge d'Irlande, fait un nouvel appel à leur sollicitude pour contribuer au succès de l'entreprise.

Il résulte de ce manifeste que, jusqu'à ce jour, 30.000 liv. ont été reçues en donations, et 500 en contributions annuelles. Le comité n'avait encore reçu que les listes de souscriptions mises en circulation par un tiers seulement des paroisses d'Irlande.

" L'Eglise d'Angleterre, dit le manifeste, possède ses universités exclusives et dispose de tous les moyens possibles pour encourager toute espece de talent. Elle compte de riches et de nombreuses écoles dans toutes les provinces ; ses ressources ; écumaires sont infinies. En un mot, aucun avantage ne lui manque pour établir sa prépondérance. Le protestantisme ainsi armé, est de beaucoup plus formidable que toutes les lois promulguées en faveur. En présence d'une organisation aussi parfaite, soutenue par la plus forte des puissances terrestres, l'Eglise romaine ne possède pas même dans ce pays une seule université catholique, elle ne dispose que d'un seul collège, et néanmoins sa mission est de défendre dans cette contrée d'Europe, la cause de la vraie religion, et de la transmettre à nos descendants comme nous l'avons reçue des mains de nos ancêtres.

" Notre institution parviendra par le temps à créer un corps d'hommes instruits, exerçant une importante influence sur la société ; ce seront, d'un côte, des hommes compétents pour venger la cause de la religion contre les attaques insidieuses de la fausse science ; et, d'un autre, des hommes qui défendront les vraies connaissances contre les abus qu'on en fait du moment où on les sépare de la religion. Ce corps poursuivra noblement sa mission de répandre l'esprit du christianisme, qui est prêt à abdiquer toute possession plutôt que de faire le moindre sacrifice à l'héritage du Christ. Ce sera le centre de la diffusion du principe vivant de la foi pour la communauté catholique, dont chaque membre participera à son influence vivifiante. Ce sera enfin, pour parler le langage du Prophète, une muraille de la maison d'Israël.

— La mort a été active le mois dernier dans l'episcopat irlandais ; il n'y avait que quinze jours que les papiers avaient annoncé la mort de l'evêque d'Achonry, lorsque jendi, le 26 février, ils donnèrent la triste nouvelle de celle de l'archevêque de Dublin, dans la 84e année de son âge. Le 24 il avait fait l'absoute l'un de ses amis Richard Lalor Sheil, ex-ambassadeur de Florence, ne pensant pas que la même cérémonie l'attendait *aussitôt* ; car le lendemain il fut attaqué de paralysie et mourut au bout de 48 heures. Le mardi il paraissait aussi bien que d'ordinaire, et il se rendit dans sa chapelle privee pour y dire la messe à huit heures, suivant sa coutume ; il y avait deux gentils hommes qui avait permission d'y assister ; il échangea quelques mots avec eux ; mais ils observèrent qu'il se frottait les mains d'une manière extraordinaire ; ils lui demandèrent s'il endurait quelques douleurs, il répondit que c'étaient des piquemens qu'il croyait occasionnés par ses rhumatismes ; on lui conseilla de s'envelopper les mains avec des flanelles chaudes, mais après s'être chauffé un peu auprès du feu, il monta à l'autel pour arranger ce qu'il était nécessaire ; cependant on s'apperçut qu'il se frottait encore plus violemment, comme si la douleur eut augmenté ; malgré cela il descendit, alla dans l'appartement à côté, pour prendre le vin de messe ; il y resta un certain tems, jusqu'à ce que quelqu'un regardant à travers la porte, s'apperçut que Sa Grâce était assise dans son fauteuil, le coude appuyé sur la table et la tête penchant d'un côté. On donna aussitôt l'alarme ; les médecins arrivèrent et on le porta, dans son lit, où, malgré leurs soins empressés il ne put reprendre sa connaissance. Son episcopat, qui a duré vingt ans avant l'émancipation et vingt ans après, embrase une époque célèbre dans l'histoire d'Irlande. Comme un chêne séculaire qui a dominé les arbres de la forêt, on ne s'aperçoit de l'étendue qu'il occupait que par le vuide qu'il occasionne, après avoir succombé sous le poids des années.

Le *Dundalk Democrat* annonce la mort du Rev. James Columbus Murphy. Ce prêtre estimable était âgé de 46 ans, et avait fait ses études à Paris. Il fut missionnaire dans les îles de Gambie ; il était d'une force remarquable pour prêcher l'évangile aux infidèles et aux payens ; sa santé s'étant épuisée dans ces travaux pénibles, il revint en Irlande où son zèle infatigable l'engagea à se rendre utile dans différentes missions.

—Le Rev Eugène Troy, curé catholique d'Armagh, est mort subitement dans son lit ; on ne trouva que son cadavre le matin. Dans le cours de l'été dernier, il avait eté attaqué d'une grosse fièvre, contractée dans les travaux pénibles du ministère, mais la cause immédiate de sa mort a été un grave attaque de goutte.—*Newry Telegraph.*

—Le Rév. Père Kubin C. S. R. est mort le 17 mars au couvent des rédemptoristes. Ce zélé missionnaire est mort à l'âge de 35 ans, au milieu de ses travaux apostoliques. Il était natif de la Bohême et a été enterré dans le couvent des redemptoristes dans *Third Street*. New-York.—*Freeman's Journal.*

CONVERSION.—Le *Leeds-Mercury* annonce la conversion de Lady Harris, veuve de Sir William Harris, consul d'Abissinie. Elle a fait abjuration dans l'église catholique d'Edinburgh, et a cédé toutes ses propriétés ainsi que sa belle terre de *Sea Cliff*, dans Haddingtonshire, aux Jésuites. On dit que cette dame avait fait un noviciat dans un couvent très austère de Grenoble en France, et qu'elle va en fonder à Leeds un du même ordre.

ANGLETERRE.

Une lettre adressée de Londres à la *Volkshalle*, journal publié à Cologne, contient les observations suivantes :

" En 1850, vingt-quatre ecclésiastiques anglicans embrassèrent la foi catholique ; on en compte trente trois qui se sont convertis en 1851, et parmi eux se trouve l'archidiacre Manning, qui était, après le P. Newman, l'homme le plus considérable du parti puseiste.

" Le nombre des laïques de distinction qui se sont convertis s'est élevé à soixante-dix en 1851.

On voit que l'agitation contre le papisme n'a pas profité aux protestans anglais. Les personnages qui ont eu le courage de quitter l'hérésie, malgré les persécutions dont on menaçait les catholiques sont certainement des chrétiens de bon aloi. Plusieurs d'entre eux ont beaucoup souffert, dans leurs intérêts matériels, par suite de leur conversion.—On cite, entre autres, une jeune dame, dont le père possède 500.000 fr. de revenu, qui a été chassée de la maison paternelle parce qu'elle a embrassé le catholicisme : ses parents lui donnent seulement une pension de 2.400 fr.

" Le nombre des conversions a proportionnellement augmenté parmi le peuple."

ITALIE.

ROME.—On lit dans *l'Observateur Romain* du 23 février :

" Hier, vers les neuf heures et demie du matin, est mort, muni de tous les secours de notre sainte religion, S. Em. le Cardinal Castruccio Castracane Degli Antelminelli, evêque de Palestine, grand pénitencier. Il était né à Urbino, en 1779."

## MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 30 MARS 1852.

PREMIÈRE PAGE :—Académie Française : Discours de M. de Montalembert.

3me FEUILLETON :—Bertal, Épisode des Guerres d'Afrique.

ORDINATION.—Dimanche dernier, Mgr. Taché, Evêque d'Arath, a conferés, dans la chapelle du seminaire de St. Hyacinthe, l'Ordre sacré du Diocanat à M. François Berthelot.

*Le Toronto Mirror* entre dans quelques détails sur un voyage que fit recemment S. G. l'Evêque de Toronto à London, (H. C.), où une adresse lui fut présentee par le président et les membres du *Catholic Institute*. Dans la réponse que fit Sa Grandeur à cette adresse, il fit allusion aux ecoles, envisageant cette matière surtout en ce moment, comme digne de l'attention la plus sérieuse des catholiques, au préjudice desquels on essaie de propager un système d'instruction pernicieux dans ses résultats.

" Les catholiques, dit-il, ne doivent pas se tenir pour satisfaits jusqu'à ce que l'éducation de leurs enfants soit soumise au contrôle de l'Eglise, et, jusqu'à ce que les catholiques du Haut Canada se soient mis sur un pied convenable eu égard aux facilites que cette éducation necessite, jusque-là ils ne doivent point se tenir pour satisfaits."

Sa Grandeur informa l'auditoire de son intention de passer en Europe l'automne prochain, en exprimant aussi l'espoir de revenir en Canada accompagné d'un nombre de pieux ecclesiastiques d'Irlande dans le but de satisfaire aux besoins incessants de son diocèse.

Le dimanche, 17 mars, eut lieu la Dedicace de la nouvelle église catholique de London. Une grande messe pontificale fut celebrée par le vénérable évêque lui-même, qui aussi prêcha le matin et le soir, sur les saints mystères de notre foi, en présence d'un auditoire nombreux dans lequel se trouvaient plusieurs protestants. Cette visite de Mgr de Charbonnel aux catholiques de London a été pour eux un sujet d'encouragement et de satisfaction.

---

On écrit de la paroisse de Drummondville :

" La pauvre petite chapelle catholique de cette paroisse vient d'être décorée d'un beau petit chemin de la croix. L'inauguration en a été faite en présence de huit curés et d'un grand concours de peuple de cette localité pour qui la chose était nouvelle. M. Boucher a chanté la grande messe ; M. Carrier a donné le sermon, et le chemin de croix a été béni et placé par M. Marcoux, curé de St. Zéphirin. Il y a eu un grand nombre de communiants dont les hommes formaient la majorité. Trois belles statues, une de la Ste. Vierge, l'autre de St. Joseph, et la troisième de St. Patrice, patron des irlandais, ont été placées dans des niches élégamment décorées, pour orner le chœur de la chapelle. Un très beau pain-béni a été présenté à la messe. Comme M. le curé est obligé d'aller desservir d'autres postes, de tems à autre, ce chemin de croix contribuera puissamment à attirer le peuple à la chapelle dans les tems d'absence de son pasteur, et il pourra, par ce moyen facile, gagner les indulgences attachées à cette dévotion. Voilà, M. l'Editeur, ce qu'a fait le zèle et la persévérance d'un pauvre garçon. En arrivant dans cette paroisse, il voit la chapelle dédiée au culte catholique dans un état de nudité pitoyable. A cette vue, son zèle s'anime pour la gloire de la maison de Dieu. Il est pauvre, mais n'importe. Les difficultés ne le rebutent pas. Il commence une souscription, s'adresse à des amis, à quelques personnes charitables et, à force de démarches et de persévérance, il parvient à réaliser une somme suffisante pour acheter un très beau chemin de croix qui l'emporte de beaucoup en grandeur et en élégance sur d'autres que j'ai vus dans plusieurs églises plus riches que celle de Drummondville."

---

On communique au *Canadien* l'extrait suivant d'une lettre de Toronto :

. . . " Je vois qu'il y a grand brouhaha chez vous à propos de deux de nos ministres, MM. Rolph et Cameron, que notre parti ou faction *clear-grit* vient de fournir au ministère, et que, pour cette raison, l'on tend solidaires, parce qu'on s'imagine qu'ils les ont emportées avec eux, de toutes les notions surannées dont certains journaux de cette école remplissent leurs colonnes. Cela vient, sans doute, de ce que l'on juge le Haut-Canada de la même manière que vous le feriez de votre Bas-Canada, en pareil cas. On oublie que le Haut-Canada est un pays protestant, où le principe du protestantisme s'est profondément imprégné à la société, et y est l'âme et le principe moteur de cette société, sans les freins et les contrepoids qui existent dans d'autres pays protestants. Le protestantisme, on le sait, dérive de l'individualisme, dont la devise est : chacun par soi, et aussi, chacun pour soi. Chez vous, pays catholique, où règne par conséquent le principe d'unité, vous êtes habitués à voir les hommes se dépouiller de leur individualité, renoncer à leurs opinions, ou bien s'abstenir de les énoncer ou de les faire valoir, afin de ne pas créer de désunion ; vous en verrez même sacrifier leur propre intérêt ou celui de leur classe. N'attendez jamais cela des hommes du Haut-Canada. Il y a des exceptions comme à toutes les règles générales, mais tenez-vous pour dit que ces exceptions seront rares.

" De là, il arrivera que les partis politiques ne seront que des agglomérations éphémères d'individus, unis pendant un temps par intérêt, pour renverser un autre parti, mais qui, du moment que l'objet commun aura été atteint, se diviseront en autant de fractions, souvent ennemies, qu'il y a d'intérêts ou de nuances d'opinion parmi eux ; vous pourriez même dire d'individus, si vous ne considérez que les chefs.

" De là aussi, ce manque de cohésion, soit dans l'opposition, soit dans le parti au pouvoir, que l'on remarque ici, et dont l'on ne pense pas à s'étonner, et qui, chez vous, lorsque la chose arrive, est toujours un sujet d'émoi et de scandale. Chez vous on s'attend au dévouement de chacun, ici on manque même du mot la langue du pays ne le fournit pas, et la chose est une production exotique lorsqu'elle existe. Ici une défection passe presqu'inaperçue, et l'on peut s'échapper par la tangente, sans que votre voisin se donne la peine de détourner la tête, pensant peut-être lui-même à en faire autant de son coté. L'on rirait même sous cap de celui qui, par scrupule de parti, manquerait quelque bonne aubaine. Chacun pat soi, chacun pour soi, c'est bien compris.

" Et cela n'est pas seulement vrai des individus, ce l'est de colléges électoraux tout entiers. M. Wilson est élu comme conservateur, il se rend au parlement, il voit que son parti n'est pas le plus sûr, il l'abandonne, en honnête homme ; il résigne, et il est réélu d'emblée. Je doute que cela pût se produire chez vous ; comme chez nous l'on ne voit jamais le caractère de la representation changer presque du blanc au noir à chaque élection générale. Ici chaque électeur, chaque collége électoral attend quelque avantage matériel des hommes au pouvoir, et, s'ils n'obtiennent rien, et tout le monde ne peut obtenir, on essaie d'autres hommes avec lesquels on espère être plus heureux.

" De là, enfin, il arrivera que des hommes sortis d'un parti à vues extrêmes, seront, une fois au pouvoir, des réformistes modérés et raisonnables. S'il n'en est pas ainsi de MM. Rolph et Cameron, j'en serai fort surpris.

" Vous auriez tort, je vous assure, de vous alarmer au sujet de vos institutions religieuses. M. Rolph est un homme d'une haute intelligence ; M. Cameron est un homme d'une rare sagacité, et ce qu'on appelle vulgairement ici un homme pratique, et qui a résidé assez longtemps parmi vous. Soyez certain que ni l'un ni l'autre ne partage les idées furibondes de quelques-uns de nos journaux à l'égard de vos institutions religieuses si utiles, si vénérées, si populaires. Ils feront leur possible pour faire entendre raison aux têtes chaudes de leur parti, si parti il y a encore, et s'ils ne peuvent y réussir, ils l'abandonneront à son " sens réprouvé." M. Cameron n'a-t-il pas déclaré hautement au dîner qui lui a été donné récemment en cette ville, qu'il désirait le réglement de la question des réserves du clergé, afin de pouvoir marcher avec des hommes tels que Sir Allan Macnab et M. Cayley ? Certes, ce n'est pas là une prévision, une espérance socialiste. C'est dire assez clairement aux fanatiques de son parti qu'on saura se passer d'eux, s'ils ne reviennent à la raison. D'ailleurs, n'avez-vous pas vos Morin, vos Caron, vos Taché, et encore M. Drummond, tout aussi bon catholique et patriote qu'eux, pour veiller à vos intérêts ? Vous dites que vous avez confiance en eux ; mais ce n'est pas en donner une forte preuve, que de craindre qu'ils ne soient dupes de deux de leurs collègues d'ici, dont, je vous le répète, quelque-uns d'entre vous se défient à tort, pour le moment au moins. Cela ne peut qu'affaiblir cette belle *union qui a toujours régné* parmi vous, et qui a fait votre force dans tous les temps. Ceux qui suivent cette marche, assument une grande responsabilité."……

---

LE RECORDER DE MONTRÉAL.—Le *Toronto Globe* rend ainsi pleine justice à ceux des journaux de Montréal qui ont faussement attribué au Conseil de Ville le droit de représenter les citoyens au sujet de la récente nomination d'un *Recorder* :

" Quelques-uns de nos confrères de la nuance conservatrice blament l'Administration de ce qu'elle a promu M. Bourret à la charge de Recorder—non de ce que ce monsieur soit incapable de la fonction, mais parce que le Conseil de Ville avait recommandé une autre personne à cet office. Le Conseil de Ville avait un devoir à remplir ; il formula son jugement et recommanda M. Sexton. Mais le Conseil Exécutif avait également un devoir à remplir ; il avait à considerer si cette recommandation s'adressait à l'homme le plus compétent que l'on pût obtenir pour la charge.—Il a jugé, et la nomination de M. Bourret le prouve clairement, que ce monsieur était plus competent que l'autre. En vertu de quel principe pouvait-il agir différemment ? La responsabilité de la nomination pesait sur lui, non sur le Conseil de Ville ; on ne l'aurait pas excusé d'avoir promu un incapable parceque les Conseillers de Montreal l'auraient recommandé.

" Le *Montreal Gazette* cite un exemple à Toronto et prétend que le Gouvernement s'est excusé d'avoir nommé M. Duggan sur le fondement que le Conseil de Ville l'avait ainsi voulu. Très vrai—mais les partisans du Gouvernement ne regardèrent pas l'excuse en cette occasion comme satisfesante, et cela témoigne qu'il y a bon sens de leur part à changer de politique lorsqu'ils s'aperçoivent de leur erreur."

---

Nous ne publions pas, à cause de son extrême longueur, la communication que nous adresse " Un descendant des O'Neil," à propos de la dernière fête patronale de St Patrick, si brillamment chômée par nos compatriotes irlandais de Montréal. Mais la date du 17 mars, qu'il celèbre dans un style attachant et même poétique, n'est pas encore assez éloignée de nous pour ne pas donner insertion au moins à la partie descriptive de sa lettre précédée d'un court préambule.

" L'anniversaire du Saint Patron de l'Irlande a ému de joie les enfants de la Verte Erin qui habitent ce sol : sa fête est pour eux un évènement national et presque un symbole d'espérance, car elle remonte aux âges lointains où, vierge encore de calamités, la terre de nos aïeux n'avait point été abreuvée du sang de ses fils, ni humectée de leurs larmes… Oui, toujours, à travers les tribulations qui l'ont visitée, dans les tourments de l'oppression et dans les luttes de sang dont sa figure porte encore des vestiges l'Irlande a été fidèle au culte de son patron chéri, car cette grande image lui sourit depuis des siècles comme l'auspice sacrée d'un avenir moins malheureux…..

---

secours et fervente prière ; puis, après avoir jeté un dernier regard autour de lui, comme pour prendre congé d'un monde qu'il ne devait plus revoir, il attendit avec calme et résignation le coup qui devait le frapper.

Au même instant, des enfants accourant, effrayés, vers le lieu de l'exécution, dirent quelques mots aux spectateurs attentifs, et l'immense cercle qui entourait Bertal se rompit aussitôt. Chacun courut aux armes et s'élança sur les hauteurs environnantes.

De là on pouvait apercevoir une grande partie de la plaine, qui commençait au bas de la rampe de rochers superposés les uns sur les autres. D'abord il était impossible à l'œil de voir autre chose que ces grandes ondulations de la nature ; mais, en détaillant les objets environnans, en suivant avec attention les diverses sinuosites servant de chemin au milieu de ce cahos de pierres, on pouvait apercevoir, à une assez grande distance encore, une cavalcade qui, bien que peu nombreuse, n'en était pas moins inquiétante, car elle ne pouvait être que l'avant garde d'une troupe plus considérable. Et depuis quelque temps, ces gorges profondes n'ayant été troublées que par des cris de guerre, la méfiance était le seul sentiment qui pût exister dans le cœur des habitans de ces sauvages contrées

Mais bientôt l'inquiétude générale fit place à la joie, quand on put reconnaître dans les arrivans le caïd de Suk-el-Arba, qu'entouraient quelques cavaliers amis.

Un cri d'allégresse leur annonça la bienvenue, on se pressa autour d'eux en les accablant de questions multipliées ; le cheick, chef de cette tribu, reçut solennellement le caïd de Suk-el-Arba,—que nous nommerons Ben Ali-Mehemmet,—et qui se tenait auprès du cheval de son fils blessé à l'épaule gauche, pendant le combat de la nuit, par une balle perdue. Après avoir offert sa plus belle tente, quelques rafraîchissemens, et tout ce que l'hospitalité arabe peut imaginer de plus minutieux, au caïd et à son fils, le cheick demanda au premier s'il voulait jouir de la vue d'un Français mis à mort.

—Un Français ici ! et comment, par quel moyen l'avez-vous pu surprendre !

—Il est venu, lui et son cheval, s'abattre au milieu de nous ; c'est le premier de ces étrangers qui soit arrivé jusqu'ici, mais il n'en sortira pas !

—Mon frère voudra-t-il me montrer ce Français avant l'exécution, s'écria Ben Ali-Mehemmet, si c'est celui que je puis supposer d'après les événemens de cette nuit, je veux t'éviter le remords d'une mauvaise action !

Et comme le cheik le regardait d'un air étonné :

—Par Mahomet, mène-moi vers lui ; ne me refuse pas, je t'en conjure, au nom des lois de l'hospitalité !

Le cheik, sans lui répondre, lui fit signe de la main, sortit de la tente et fendit silencieusement la foule qui entourait et injuriait l'infortuné captif.

Le caïd n'eut pas plutôt aperçu Bertal, qu'un grand étonnement de tous, il se précipita vers lui, coupa ses liens et le serra tendrement dans ses bras.

Les Arabes regardaient, béants, cette étrange scène, sans qu'aucun d'eux fit aucun mouvement pour empêcher les généreux efforts du bienveillant caïd.

—Vous voyez ce Français, s'écria-t-il d'une voix sonore, ce Français que vous alliez faire périr comme un coupable. Eh bien ! s'il est ici, c'est qu'il s'est dévoué pour moi et pour mon fils ; car, cette nuit, il nous a sauvés tous deux d'une mort certaine.—Alors il raconta au cheik les évènemens qui avaient eu lieu la veille et que nous avons raconté dans le premier chapitre.

Maintenant, ajouta-t-il, me refuserez-vous sa grâce ; si vous l'osiez [et il posait la main sur l'épaule du spahis], vous me tueriez avec lui.

Il y eut dans la foule un moment d'incertitude, un spectacle de sang allait lui échapper ; cependant, comme il y a toujours au fond du cœur humain un sentiment de justice et d'humanité qu'on ne peut jamais étouffer, un cri de grâce sortit de toutes les bouches : et comme aussi l'homme est extrême en tout, on emporta en triomphe jusqu'à la tente d'honneur celui que, quelques minutes avant, on allait sacrifier en sanglant holocauste.

Après un repos de quelques heures indispensables soit au caïd et à son fils, soit à Bertal (tant à cause du trajet qu'il avait parcouru que des diverses émotions qui l'avaient assailli !..)

—Ben-Ali-Méhemmet annonça au cheik qu'il désirait regagner, ce jour même, sa tribu éloignée de cinq lieues. D'après les mouvements de l'armée française et de ses alliés du Sahel, il voulait organiser au plutôt les forces nécessaires pour repousser les attaques qui étaient inévitables, surtout de la part de ces tribus nomades toujours prêtes à profiter d'un conflit général pour surprendre et piller leurs voisins imprévoyans.

—Quant au prisonnier, ajouta-t-il, en désignant Bertal, je l'emmène avec moi, vous l'achetant le prix qu'il vous plaira ; il deviendra ton frère, n'est-ce pas Ben-Ali ?

Le jeune Arabe s'avança timidement, sans répondre, vers le spahis, et prit une de ses mains qu'il embrassa tendrement.

—Bien, mon fils, mon cher fils, s'écria le vieillard tout joyeux, la reconnaissance est le diamant le plus précieux du cœur : l'homme reconnaissant ne peut s'écarter de son devoir et ne méconnaîtra jamais celui devant qui nous devons tous humilier notre front.

—Mon frère, dit le cheik en lui présentant une petite pipe d'un tabac précieux, puisque ce Français a su faire une bonne action, il est libre ou de suivre tes pas ou de rester ici, qu'il choisisse !

—Je ne vous quitterai pas, répondit vivement Bertal, en regardant le caïd qui lui expliqua en bon français les paroles du cheik. Remerciez-le de sa générosité ; mais je ne veux pas abandonner le seul espoir d'affection qui me reste maintenant, murmura-t-il tout bas ; ma tombe n'est peut-être pas loin, et ce que je demande au ciel c'est d'y être mené par la main d'un ami qui me donne le baiser du départ et me dise : espérance !

Les adieux furent courts, mais affectueux, et vers le milieu de la journée, le caïd, son fils et Bertal s'éloignèrent de la tribu que les sinuosites de la rampe qu'ils montaient (car ils pénétraient de plus en plus dans la montagne), leur firent bientôt perdre de vue.

Pendant quelque temps, ils marchèrent en silence, soit qu'ils se livrassent à leurs réflexions, soit qu'ils fussent trop occupés par les obstacles que leur opposait la nature du terrain et qui demandait toute leur attention ; comme cavaliers. Après avoir suivi un sentier long et étroit qui ne leur permettait de marcher qu'en file tant il était resserré, ils arrivèrent enfin à un endroit découvert où d'immenses panoramas se déroulaient devant eux, variant par la pose des objets, mais invariables par leur fond grisâtre, où se voyaient seulement quelques chênes verts et des galets roulant sous les pieds, seul bruit, seule voix de cette nature de pierre, qui semblait vouloir écraser les voyageurs imprudens ; le mouvement de leurs pas menaçait de faire écrouler des rochers suspendus à cinq cents pieds de haut.

Le caïd rompit le silence :

—Eh bien ! mon fils, dit il en s'adressant à Bertal, que pensez-vous de cette nature, de ce paysage, n'est-ce pas grand et immense ? J'ai vu souvent ces masses de pierre et chaque fois que je les revois cependant, je ne puis m'empêcher d'admirer encore ces grandes crises de la terre. Ne dirait-on pas que ces jets de rochers et ces immenses ravins sont le résultat des passions de la matière en fermentation violente.

(A continuer.)